

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 5 (1977)

DOI: 10.11588/fr.1977.0.48962

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ne pratiquent pas les langues scandinaves, sauront gré à l'auteur de son effort tout particulier dans ce domaine. Néanmoins, cela n'explique pas l'absence de titres pourtant attendus, en anglais ou en français: ainsi certains travaux de J. G. FRAZER et de L. MUSSET, l'article de K. GORSKY sur »Le saint roi« dans les *Annales E.S.C.* de 1969 ou la communication d'O. KOFOED-PETERSEN sur »La royauté dans les pays scandinaves« au tome 21 des »Recueils de la Société Jean-Bodin« (1969). N'ont sans doute pas paru à temps pour être utilisés: l'édition WINTERBOTTOM de la *Vita Edmundi* par Abbon de Fleury (en 1972) et l'article de J. NELSON: »Royal Saints« (en 1973).

Certaines de ces réserves sont peut-être dues pour une part au fait que nous ne disposons pour le moment que d'une partie des recherches de M. H., dont le reste est annoncé à paraître en 1976, sous le titre: »Königserhebung und Thronfolgeordnung in Dänemark bis zum Ausgang des Mittelalters.« En attendant, le présent ouvrage constitue une contribution positive et érudite à un problème qui n'a pas fini de faire couler de l'encre; il nous procure une bonne pierre d'attente pour cette synthèse qu'il faudra bien tenter un jour sur la sainteté royale dans le monde médiéval, y compris la Russie.

Joseph-Claude POULIN, Université Laval (Québec)

Volker KÖNERDING, *Die »Passagenkirche«: ein Bautyp der romanischen Baukunst in Frankreich*, Berlin – New York (W. de Gruyter) 1976, in-4°, x-116 p., 22 fig., 111 phot. (Beiträge zur Kunstgeschichte, Bd. 12).

François Deshoulières a depuis longtemps attiré l'attention des archéologues médiévistes sur les passages qui font l'objet de ce livre. Il en a relevé des spécimens relativement nombreux dans une province qu'il connaissait à merveille et dont il étudia maintes fois les monuments: le Berry. C'est pourquoi il leur décerna le nom de »passages berrichons«. L'appellation resta en usage chez mes compatriotes, quoique les historiens – René Crozet en tête – aient signalé bien d'autres applications de la formule en diverses régions de France. Les églises à passages sont bipartites et ressemblent à deux édifices juxtaposés car leur nef, large et couverte en charpente, se distingue profondément du chevet aux volumes beaucoup moins amples, progressivement voûté dans sa totalité: une croisée plus ou moins caractérisée, relativement étroite, coiffée d'une coupole et portant un clocher central; des croisillons souvent plus bas que la nef, un chœur ou une simple abside, enfin – à l'occasion – des annexes qu'il serait superflu de mentionner ici. Empiétant sur la nef, des contreforts épaulent fréquemment les piles occidentales de la croisée, tandis que deux passages fort exigus, encadrant l'arc de tête de la croisée, relient directement la nef aux bras du transept.

Deshoulières expliquait les passages par le besoin de multiplier les communications entre les deux parties de l'édifice, c'est-à-dire entre une nef qu'on voulait très spacieuse et qu'en raison de ses dimensions on n'osait pas couvrir en pierre,

et un chevet aux volumes réduits qu'on pouvait voûter sans danger. M. Konerding a voulu traiter le sujet dans son ensemble et chercher une explication valable du phénomène.

Après avoir étudié les spécimens berrichons (p. 5-25 et 95-105), il en examina plusieurs autres, répartis en diverses provinces. Il en a d'ailleurs relevé en Anjou, Touraine, Blésois, Poitou, Saintonge, Angoumois, Périgord, Limousin, Nivernais, Bourbonnais et dans la Bourgogne méridionale. Il en a même trouvé, en très petit nombre pourtant, en Ile-de-France, Normandie, Maine, Lyonnais, Bresse et Dauphiné. Au total plus de 90 églises grandes et petites, paroissiales en majorité, bâties dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle et au XII<sup>e</sup>, mais souvent altérées dans la suite. Plusieurs de ces édifices sont très remarquables, voire célèbres: la collégiale des Aix-d'Angillon en Berry, Notre-Dame – maintenant Saint-Ours – à Loches, Sainte-Marie-des-Dames à Saintes, les abbaciales d'Aiguevive en Blésois et de Fontevraud. Notons à ce propos que M. Ch. Lelong a récemment analysé l'église tourangelle de Louans dans le »Bull. archéol. du Comité des travaux hist.« (nouv. sér., I-II, 1965/66). La moisson est ainsi bien plus abondante qu'on ne l'aurait cru. Il est évident que le thème ne laissa pas de se prêter à des variantes et que certains de ses éléments constitutifs furent souvent omis. La famille monumentale est quand même assez homogène.

Quelques observations maintenant. La largeur insolite des passages de Cersot en Bourgogne et la forme des piles occidentales de la croisée me paraissent dénoncer, soit l'utilisation d'une nef basilicale préexistante et transformée finalement en nef unique, soit le désir de construire une nef basilicale à laquelle on aurait renoncé en cours d'exécution.

La petite série angoumoisine apparemment issue de la priorale de Puypéroux ne se rattache sans doute pas au groupe étudié dans le volume parce que la nef n'y est pas plus large que le chœur. Je crois qu'à Puypéroux le chœur organique et sa couronne de chapelles constituaient le sanctuaire et que les stalles des moines se rassemblaient dans la croisée. Les passages, au nombre de quatre, s'expliqueraient par les besoins d'une communauté monastique soucieuse de repousser la circulation du public à la périphérie. Ce n'est que par mimétisme qu'on aurait reproduit cette disposition insolite en des églises paroissiales.

L'auteur considère qu'à Sainte-Marie de Saintes la nef de 1047 environ répondait, non pas au type basilical, mais à celui de l'ample salle. Je me demande s'il ne fait pas trop bon marché des substructions de murs découverts à la faveur de fouilles. Les similitudes avec Saint-Hilaire de Poitiers, église contemporaine à laquelle s'intéressa fort la fondatrice de l'abbaye saintaise, nous échappent car l'ordonnance primitive de la nef poitevine est incertaine comme l'a montré M. R. OURSEL (*Haut-Poitou roman*, 1975, p. 180/81).

Recherchant les origines du thème, M. Konerding a trouvé quelques églises de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, susceptibles d'avoir fourni les modèles ou du moins les ébauches dont on s'inspira dans la suite. Tel fut le cas à la cathédrale romane d'Angers dont les fouilles nous ont révélé le plan, à l'abbatiale tourangelle de Beaulieu-les-Loches dont les parties romanes sont en ruines, et

peut-être à la Couture du Mans. Assurément nous connaissons trop mal ces monuments pour pouvoir les reconstituer avec sécurité. Il est sûr néanmoins que la nef unique et large y butait contre une étroite croisée, encadrée de passages à Angers, coiffée d'une tour à Beaulieu. L'idée me semble d'autant plus plausible que nous retrouvons les étroites travées de transept qui encadraient la croisée d'Angers, derrière les passages, à Saintes, aux Aix-d'Angillon et à Saint-Céneri-le-Gérei en Basse-Normandie.

A Angers comme à Beaulieu une large nef unique, évidemment couverte en charpente, butait contre un chevet complexe dont les éléments avaient beaucoup moins d'ampleur. Dotée de »croisillons bas«, Beaulieu recueillait de la sorte un trait en usage dès le IV<sup>e</sup> siècle dans l'architecture chrétienne. Il y avait en outre une tour-lanterne centrale à laquelle on n'osa sans doute pas donner une largeur égale à celle de la nef (14 m.). Il n'est pas téméraire de supposer qu'il en fut de même à Angers où le vaisseau principal mesurait deux mètres de plus. Retenons l'étranglement de l'espace intérieur dans le vaisseau transversal: rétrécissement causé par un souci de stabilité, respecté aussi dans le chœur qu'on voûtait par principe et jusque dans les croisillons. Il y eut donc dualisme entre deux conceptions antinomiques qu'on ne réussissait pas encore à fusionner: celle de l'église-salle couverte en charpente et celle d'un chevet à tour centrale dont on s'efforçait de voûter tous les éléments. Quoi qu'en pense l'auteur, on se sentait encore incapable de voûter des nefs très larges au XI<sup>e</sup> siècle, ce à quoi l'on ne se risqua qu'au XII<sup>e</sup>, et seulement dans une minorité d'édifices. La travée centrale du transept, épaulée par les murs de la nef dans les églises basilicales, réclamait, lorsque la nef était trop large, des étais spéciaux qu'on lui donna sous la forme de contreforts adossés à ses piles occidentales, surtout quand on eut résolu de la coiffer d'une coupole. La nef-salle obéissait à une tradition léguée par le Bas Empire, tandis que le chevet complexe et compartimenté résultait d'une idée romane plutôt que carolingienne; les éléments les plus remarquables en étaient somme toute le transept et la tour axiale.

La nef à passages ne découlait nullement d'une transformation de l'église basilicale, mais constituait une variante de la nef unique qui, implantée dans l'Ouest de la France durant la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, sinon auparavant, y obtint un très vif succès jusqu'au XIII<sup>e</sup>. Les passages des pays de la Loire et de la Charente se rattachaient assurément aux solutions d'Angers et de Beaulieu. Ceux des autres régions procédaient de sources énigmatiques que je ne cherche pas plus à démêler que M. Konerding.

Ce dernier a justement rapproché des églises à passages la curieuse église tourangelle de Perrusson: salle rectangulaire muée après coup, dans sa moitié orientale seulement, en halle voûtée qu'on gratifia par la même occasion d'un clocher central. L'analogie est indiscutable. L'église à passages de Meusnes en Blésois présente une autre particularité car un mur-diaphragme, percé de petites baies, surmonte l'arc relativement bas qui unit la nef à la croisée. Voilà qui évoque la priorale poitevine de Saint-Généroux, que M. Konerding a mise en parallèle avec l'abbatiale de Beaulieu dans son état primitif; toutes deux comportant une large nef unique et des croisillons bas. Le malheur est qu'à

Saint-Généroux on ne saurait parler de transept puisque le vaisseau transversal se ramassait, à l'origine comme aujourd'hui sans doute, sous le même comble en bâtière que la nef. Quant aux croisillons proprement dits, on les ajouta postérieurement. M. Konerding se réfère à ce sujet à un mémoire inédit de M. Schöne, mais semble avoir ignoré l'existence de l'étude fondamentale que René Crozet publia dans les actes du »Symposium sobre cultura asturiana de la Alta Edad Media«, 1961.

Je me sens maintenant conduit à formuler quelques hypothèses. Je me demande d'abord s'il ne faut pas faire remonter la genèse des églises à passages et de leurs parties antithétiques aux églises carolingiennes d'Italie du Nord et des Grisons, réduites à une large nef en charpente et à trois petites absides juxtaposées comme à Mustair. Ce schéma simple aurait été graduellement compliqué par l'addition de deux éléments qui se généralisèrent au cours du XI<sup>e</sup> siècle en Occident: le transept et le clocher. Saint-Généroux et Perrusson offrirent des solutions différentes de celles qui font l'objet de ce livre, mais découlant probablement des mêmes sources. La parenté entre ces diverses séries d'édifices me semble en tous cas indéniable. Retenons aussi l'échelonnement en hauteur des volumes du chevet, courant au XI<sup>e</sup> siècle et demeuré fréquent au XII<sup>e</sup>, en certaines régions du moins: les croisillons bas, l'abside principale plus basse également que la nef, l'ensemble dominé par une tour.

M. Konerding ne s'est pas aventuré sur le terrain difficile des filiations lointaines. Ne lui en voulons pas puisqu'après tout il n'est encore qu'un débutant. Il a choisi un sujet encore mal exploré: l'étude d'un thème d'importance secondaire certes, mais ouvrant à la réflexion des perspectives fort intéressantes sur l'évolution de l'architecture religieuse en France, au cours de la période peu connue qui vit la transition du carolingien au roman. Il a mené son enquête avec une méthode sûre, avec sens critique et sagacité. Il nous a révélé l'assez large expansion d'un thème qu'avant lui l'on croyait presque exclusivement régional. Aussi mérite-t-il notre gratitude et nos compliments. Je lui ferai quand même quelques reproches. Il a parfois abrégé d'une manière excessive le titre des ouvrages cités dans sa bibliographie, par exemple celui du principal livre de l'abbé Plat. En outre Pritz n'est pas dans l'Orne, mais dans la Mayenne. Mais ces menus défauts n'altèrent pas sensiblement les solides qualités d'un volume riche de science et suggestif.

Pierre HÉLIOT, Angers

Jutta BEUMANN, Sigebert von Gembloux und der Traktat de investitura episcoporum, Sigmaringen (Jan Thorbecke Verlag) 1976, 168 p. (Vorträge und Forschungen. Sonderband 20).

On sait déjà depuis bien longtemps que Sigebert de Gembloux fut un des partisans les plus fervents des empereurs du début du XII<sup>e</sup> siècle, et le fondement même de leur pouvoir, la Reichskirche. Cet auteur, moine d'une abbaye im-